



ANTONIA
GRUNENBERG

WALTER & ASJA

Une histoire de passions

PAYOT



Une passion totale, à la fois sentimentale, physique, intellectuelle et politique, voilà ce que suscita chez le philosophe Walter Benjamin une femme beaucoup plus connue et libre que lui à l'époque, mais rendue invisible aujourd'hui : Asja Lacis, pionnière du théâtre politique pour les enfants, intime de Brecht, immergée dans la révolution soviétique et qui l'initia au marxisme. Rencontrée à Capri en 1924, elle fut son alpha et son oméga, il fut partout sur ses traces, à Riga comme à Moscou ou Berlin, la croisa et la recroisa tandis qu'elle vivait sa vie, jusqu'à ce que leurs destins se séparent tragiquement : Asja sera déportée en camp de travail et Walter se suicidera en fuyant les nazis. À travers ce couple de feu, c'est l'histoire intellectuelle des années 1920 à l'après-guerre qui défile, celle de la violence, des espoirs aussi, celle des idées et celle du théâtre, dont on doit se souvenir qu'il est un creuset de la politique.

Antonia Grunenberg, professeure émérite en sciences politiques, a fondé et longtemps dirigé le Centre Hannah Arendt à l'université d'Oldenburg. Elle est également l'auteur d'un essai salué par la critique sur la longue et turbulente liaison entre Martin Heidegger et Hannah Arendt.

ANTONIA GRUNENBERG
AUX ÉDITIONS PAYOT

Hannah Arendt et Martin Heidegger. Histoire d'un amour
Walter et Asja. Une histoire de passions

ANTONIA GRUNENBERG

WALTER & ASJA

Une histoire de passions

*Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni*

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

En couverture : Asja Laciš, DR / Walter Benjamin © Akg Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93019-2

1

Des fins décousues – et un commencement

Les portes des wagons furent bruyamment verrouillées de l'extérieur. Le train s'ébranla. Rapidement s'installa ce bruissement blanc qui enveloppait tout, interrompu par le seul tatatac-tatatac des wagons passant sur l'aiguillage. Depuis combien de temps n'avait-elle plus entendu ce bruit familier ? Elle se tenait assise parmi les femmes qu'on avait libérées en même temps qu'elle, le sac contenant ses effets glissé sous son siège. Elle ne pouvait pas parler, et ne le voulait pas non plus.

Les compartiments aussi étaient fermés à clé. Deux fois par jour, les femmes pouvaient se rendre aux toilettes – des lieux encrassés. Des soldats en armes patrouillaient dans les couloirs. Presque comme à l'aller – si ce n'était que désormais, elle était « libre ».

La steppe défilait. Rien d'autre à voir que des poteaux électriques et des fermes éparées. Des pensées émergeaient, disparaissaient, puis revenaient. Quelle vie

allait-elle trouver à l'arrivée ? On pouvait difficilement parler d'un retour, car plus rien n'était comme avant.

Sa libération l'avait surprise. Certes, elle savait qu'elle avait purgé sa peine. Mais combien de fois avait-elle appris, dans d'autres cas que le sien, que la date prévue n'avait pas été respectée ou que la détention en camp avait été prolongée sans explication ? Et pourtant, la veille, elle avait été convoquée au poste de commandement du camp. On lui avait annoncé qu'elle serait libérée le lendemain. Cela lui avait causé un choc, un choc espéré, certes, mais l'attente avait tout de même été trop longue.

Trois ans plus tôt, en mai 1945, oui, là, elle se serait réjouie. La nouvelle que l'Union soviétique était sortie vainqueur de la Grande Guerre patriotique était bien entendu aussi parvenue au camp de travail de Karagandinsk (*KarLag*) Burma, une annexe de Dolinka. Lâchée par les haut-parleurs, l'information avait tonné dans toute l'enceinte du camp. On avait célébré une grande fête de la victoire à laquelle le club culturel avait contribué, sous son égide, en proposant un chant de sa chorale et en récitant plusieurs poèmes. Chacune des femmes, ou presque, se disait que quelque chose allait changer. Beaucoup espéraient secrètement bénéficiaire d'une libération anticipée. N'accordait-on pas une amnistie après chaque grande guerre ? Elle aussi avait espéré qu'on la relâcherait, maintenant qu'aucune puissance hostile ne menaçait plus l'Union soviétique.

Le Parti allait retrouver la raison ; les instances compétentes allaient comprendre qu'elle avait subi une grande injustice ; elle allait être réhabilitée. Ensuite, elle pourrait recommencer à monter ses mises en scène au théâtre de Riga, et, pourquoi pas, à Moscou. Mais ce moment mémorable était passé. De tous ses grands espoirs, il n'en était resté qu'un : la nourriture s'était provisoirement améliorée. D'amnistie, en revanche, il n'avait pas été question ; elle avait dû purger la totalité des dix années de camp auxquelles elle avait été condamnée en 1938.

Ensuite était revenue cette intemporalité que forgent le rythme du travail et les déroulements ritualisés du repas, de la toilette et du sommeil, trop rarement interrompus par des « festivités », si l'on voulait bien donner ce nom aux piteux événements culturels donnés pour les jours de fêtes politiques. La rumeur avait couru qu'un bon nombre des soldats soviétiques revenus des camps de détention allemands avait été envoyés en camp à leur retour – on en voyait quelques-uns en détention, des silhouettes décharnées. On disait qu'ils avaient trahi leur patrie. Qui sait quels crimes ils avaient pu commettre ?

Mais le moment tant attendu avait fini par arriver.

Le 15 janvier 1948, on les avait informées sur le ton de commandement habituel qu'elles allaient être libérées. En tant qu'ancienne détenue, elle ne pourrait ni revenir à Moscou, où elle avait vécu et travaillé

pendant douze ans avant son arrestation, ni à Riga, sa ville natale. Elle apprit qu'elle avait été « détachée » dans la ville provinciale de Valmiera, en Lettonie, où elle aurait un emploi dans le théâtre local. Elle prit à peine le temps de se dire qu'il était tout de même singulier qu'une administration soviétique décide de son avenir en Lettonie. La dernière fois qu'elle était allée rendre visite à son père à Riga, le pays était encore un État indépendant. À présent, une administration centrale basée à Moscou pouvait donner à la direction d'un camp situé dans le Kazakhstan l'ordre de l'envoyer dans un lieu quelconque en Lettonie.

Elle avait bien sûr entendu dire qu'à l'instar de ses voisins, la Lettonie avait elle aussi été occupée en 1940 par l'Armée rouge et intégrée de force à l'union des États soviétiques. Mais au camp, cette nouvelle avait un côté presque nébuleux. Par ailleurs, pour elle, la communiste, mieux valait revenir dans un État des ouvriers plutôt que dans un système où ses convictions politiques lui faisaient risquer la prison, comme cela avait été le cas dans les années 1920.

Elle subit avec indifférence la procédure de libération : désinfection corporelle avec traitement contre les poux, puis passage à l'enregistrement. On y avait déjà calculé la rémunération qui lui était due pour son travail : pour dix ans de travaux forcés, on lui versa 312,13 roubles. On ne pouvait pas appeler ça un salaire, tant la somme était ridicule par rapport à la réalité du travail accompli, mais elle écartait ce genre de

réflexions. De toute façon, elle n’y pouvait rien. Elle signa un formulaire dans lequel elle s’engageait à ne jamais dire le moindre mot à quiconque à propos de la période qu’elle avait vécue au camp, qu’il s’agisse des conditions de détention et de travail ou des détenus du camp. Elle dut par ailleurs signer une promesse de ne jamais se plaindre de la période qu’elle y avait vécue et de ne jamais déposer de demande d’indemnisation, de quelque nature qu’elle fût. Puis on lui remit son bon de libération, sur lequel figurait sa photo d’autrefois, le visage éprouvé par les fatigues du voyage qui l’avait conduite au camp dix ans plus tôt. Ce document stipulait qu’elle avait purgé sa peine et qu’elle devait être acheminée en train jusqu’à Valmiera. Un billet de transport était joint.

Suivaient des indications sur sa peine de détention, le travail qu’elle avait accompli et l’indemnité qu’elle avait reçue, ainsi que sur son futur lieu de séjour. Avec un pareil certificat de libération, elle portait désormais les stigmates de l’ancienne détenue politique.

Abasourdie, elle était revenue dans sa baraque et s’était mise à emballer ses affaires. Elle prit comme tenue de voyage l’unique tailleur qu’elle possédât encore – elle flottait dedans. Ce jour-là, on ne la força plus à travailler. Elle offrit d’autres vêtements et objets qui s’étaient accumulés au fil des ans. Puis elle rendit visite aux femmes du club culturel, mais aussi à l’infirmier et à la cantine, serra la main aux rares codétenues avec lesquelles elle avait eu des contacts amicaux,

se chargea de quelques lettres adressées à leurs parents, qu'on lui remit avec mission de les envoyer à leur destinataire. La nuit fut interminable. Qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? Qui viendrait l'accueillir sur le quai de la gare ?

Avant de monter, le lendemain, elle et les autres femmes libérées, à l'arrière du camion qui les conduisit dans un premier temps au camp principal de Dolinka avant de repartir en direction de la gare de Karabas, on prit le temps de fouiller leurs bagages. Mais cela, elle s'en était doutée et les avait préparés avec précaution ; elle ne voulait pas leur offrir ce malin plaisir.

Elle ne parvenait pas à se réjouir. Pas après dix années sans espoir. Car ce n'était pas une vraie libération : on ne la réhabilitait pas. Même lorsqu'il se fut avéré qu'elle avait la chance d'être envoyée en Lettonie et de ne pas être forcée de rester au Kazakhstan, même à ce moment-là, elle ne fut pas capable d'éprouver de la joie. La joie n'était pas à l'ordre du jour de son plan de survie.

Le sentiment qu'on lui était redevable de quelque chose bouillonnait en elle comme une colère profonde. Ce sentiment l'avait rendue dure et forte. Elle n'avait jamais été femme à accepter la contrariété, en tout cas pas de la part de ceux qui dépendaient d'elle (sa fille, ses compagnons, les comédiennes et les comédiens). Au camp, cela l'avait aidée, surtout à l'égard de ses codétenues qui lui étaient intellectuellement inférieures ou

dont la position dans la hiérarchie du camp était encore en dessous de la sienne. Son autorité rayonnait même sur les *natchalniki*, les responsables du camp, et sur les surveillantes choisies dans les rangs des criminels. Cela ne lui attirait pas des amitiés.

Elle pensait au « travail théâtral » qu'elle avait accompli au club culturel local. On ne pouvait pas appeler ça du théâtre. C'était une institution pauvre, sans budget propre, sans compagnie et sans fonds. Mais elle avait pu mettre à profit son talent d'improvisatrice pour se faciliter la vie : moins de travail aux champs ou aux machines, parfois quelques vivres supplémentaires. Ses codétenues s'étaient littéralement battues pour chanter dans la chorale du camp et pour contribuer aux rares événements culturels organisés dans la section Dolinka Burma du camp. Elle avait beaucoup apporté en contrepartie. Deux jours plus tard, lorsqu'elle se retrouva dans le camion qui la conduisait au train et qu'elle vit la porte du camp s'éloigner derrière elle, elle eut la curieuse impression qu'on lui avait enlevé quelque chose. L'instant dans l'attente duquel elle avait vécu toutes ces années était arrivé ! Après des heures les yeux fixés sans regard sur une fenêtre, des bribes de souvenirs lui revinrent : son arrestation en janvier 1938, son départ en détention escortée d'hommes en manteau de cuir, l'attente, la cellule bondée et puante, le ton des commandements, l'écho des cris de ses codétenus et le silence mortel, les interrogatoires, l'angoisse, les reproches et les

accusations absurdes auxquelles il lui arrivait de ne rien pouvoir répondre tant elle était choquée.

Des visages apparurent, qu'elle avait bannis de son esprit pendant ces dix années : ceux de ses amis lettons du théâtre Skatuve à Moscou : Leons Paegle, Linards Laicens, Julijs Lacis, son compagnon Bernhard Reich, sa fille Dagmara, qui avait désormais vingt-neuf ans et vivait à Riga. Dans quel état pouvait bien être Reich à présent ? Elle savait qu'il avait été arrêté en 1943 et conduit dans un camp, lui aussi au Kazakhstan ; lui aussi avait été condamné à dix années de travaux forcés. Elle était restée longtemps sans nouvelles.

Elle chassa cette idée. Dans le camp, ne pas regarder le passé, ne pas penser à sa famille ou à ses amis avait été une question de survie. Et pour l'heure, il fallait commencer par affronter le présent : le futur se montrerait bien de lui-même. Soudain, le souvenir de la Lettonie la traversa : le paysage, la mer, Riga, ses parents, l'école, le théâtre... une douleur taraudante monta en elle. Elle se rabroua : surtout pas de sentimentalisme.

Anna Ernestowna Liepiņa – tel était son nom de jeune fille – était née le 19 octobre 1891 à Kemerī Manor, près de la petite ville de Ligatne. La Lettonie était à l'époque sous gouvernement russe. Les parents de son père avaient été des serfs, son père était un valet. Ernests Liepiņš, le fils, devint artisan et journalier sur la propriété d'un baron germano-balte nommé Wolf. Comme il était manifestement doué de nombreux

talents, les riches paysans voisins faisaient appel à lui pour rendre les services les plus divers : coudre des fourrures, réaliser ou réparer des selleries. Il effectuait aussi des travaux de tailleur. La mère tissait à la maison des toiles et des couvertures, pour l'usage familial ou pour la vente.

Trois ans après la naissance d'Anna, en quête d'un travail mieux payé, les parents allèrent s'installer dans la capitale, Riga. Le père trouva un emploi dans l'usine locale de wagons. Riga ! Une importante ville de commerce balte, où se croisaient depuis toujours les trajets de la Hanse et les effluents de la route de la soie chinoise.

Depuis la fin du XIX^e siècle, les mouvements ouvriers allemand et polonais avaient rayonné jusque dans les profondeurs de la zone de la Baltique. Dans les provinces baltes de la Russie, les ouvriers agricoles et les travailleurs de l'industrie s'organisèrent donc aussi pour obtenir de meilleures conditions de vie et de travail.

Dans le gouvernement de Livland – ainsi s'appelait la Lettonie, dont la capitale était Riga, sous la domination russe –, le mouvement ouvrier était particulièrement combatif. Meetings et manifestations se succédaient. Ernests Liepiņš adhéra au parti social-démocrate. Il prit part à la grève massive des ouvriers de Riga en 1899, année au cours de laquelle le mouvement ouvrier déclencha une grève dans toute l'Europe. En 1905, il participa avec les ouvriers de son usine à l'arrêt du travail et aux manifestations organisées contre le pouvoir

tsariste. Selon le récit de sa fille, la mère, Trine Liepiņa, était une femme au foyer pieuse, qui acceptait les hiérarchies sociales comme des faits établis. Les convictions politiques de son époux lui étaient étrangères.

Le couple ne dura pas. Lors du divorce, la garde de l'enfant fut attribuée à la mère. Anna se rappela plus tard avoir désormais oscillé entre deux univers : le petit monde étriqué de sa mère, qui se donnait beaucoup de mal mais ne pouvait pas tenir l'enfant, et le vaste monde du père, riche en aventures et en conflits.

C'est lui qui emmenait la jeune Anna aux manifestations, glissait des tracts dans la main de l'enfant, forgeant ainsi sa vision de la société et du monde, du droit et de l'injustice, de la vie digne ou indigne. Il lui offrit l'ouvrage d'August Bebel, *La Femme et le Socialisme* (1879). Traduit dans toutes les langues, ce livre fut régulièrement réédité au fil des décennies ; son but était de donner du courage aux femmes.

C'est aussi son père qui fit en sorte que sa fille reçoive une formation : il l'inscrivit au lycée, un établissement privé qui nécessitait certainement des frais de scolarité importants. La mère n'y vit aucune objection, mais il ne lui serait pour sa part jamais venu à l'idée de reconnaître à sa fille un quelconque talent hors norme.

Anna se rappelle avoir été l'unique enfant d'ouvriers dans ce lycée. Ses condisciples, des filles de bonne famille, faisaient la vie dure à cette marginale. Elle avait en revanche, raconte-t-elle, un bon contact avec quelques professeurs. C'est certainement dans cet

établissement que s'éveilla son intérêt pour la littérature et le théâtre. Les enseignantes et enseignants du lycée étaient des passionnés de culture. Ce sont eux qui, en 1908, fondèrent le Nouveau Théâtre de Riga. Et c'est dans cette atmosphère que la flamme du théâtre vint à toucher la lycéenne.

Elle était entre-temps devenue une jeune fille curieuse, avide de lecture, sûre d'elle-même, et avait fini par se muer en une jeune femme persuadée qu'il fallait changer le monde pour qu'il devienne tel qu'il devait être.

Lorsqu'elle exprima le vœu de faire des études dans la capitale russe, Saint-Pétersbourg, c'est son père qui la soutint. On avait à l'époque créé à l'Institut de neurologie de l'université, sous la direction du célèbre professeur Bechterev, une Faculté de formation générale où l'on admettait aussi les femmes. Elle s'y inscrivit pour le semestre d'automne 1912. Dans le même temps, son ami Julijs Lacis entamait un cursus régulier de chimie à l'université de Saint-Pétersbourg.

Elle dut parallèlement travailler pour gagner sa vie : le soutien familial n'allait pas loin. Elle donna des cours particuliers, ce qui la fit entrer en contact pour la première fois avec de jeunes gens réfractaires au système scolaire. Elle fut elle-même surprise de s'en sortir si bien avec eux.

À cette époque, Saint-Pétersbourg était le centre non seulement politique, mais aussi culturel, de l'Empire russe. Comme partout en Europe, les années qui

précédèrent la Première Guerre mondiale connurent dans cette ville fière de ses traditions le début d'un renouveau culturel qui préluda aux éruptions politiques. Dans nombre de théâtres de la cité, des metteurs en scène se lancèrent dans l'expérimentation. On créa des studios-théâtres. Les traditions s'effondrèrent. Une nouvelle génération de metteurs en scène se livra avec allégresse à un grand ménage de la vie théâtrale dans le but de faire émerger les contours d'un théâtre neuf et non traditionnel.

Tous ces metteurs en scène étaient directement ou indirectement influencés par Constantin Sergueïevitch Stanislavski, le « grand vieil homme » du théâtre russe. Né en 1863, Stanislavski était déjà depuis des années un avant-gardiste. Son style de mise en scène et de jeu se distinguait du naturalisme de la fin du XIX^e siècle et laissait place à un nouveau « réalisme » qui bouleversait aussi bien la présentation du texte, le langage corporel des comédiens et leurs costumes, que la scénographie, le décor et les métiers (lumière, son et musique). Le récit donné sur la scène devait être façonné « comme dans la vie ». Il fallait pour cela une singulière empathie des comédiennes et des comédiens, qu'il éprouvait avec eux au fil de longues phases de répétition.

Que ce fût parce que les jeunes rebelles du théâtre élargissaient le style de Stanislavski ou parce qu'ils se définissaient en totale contradiction avec lui, tous firent plus ou moins leurs classes, directement ou indirectement, avec ce nouveau courant stylistique que le grand

maître ancien avait forgé. Ils étaient enthousiasmés par les nouvelles inventions techniques (une scène rotative à fonctionnement automatique, un plancher de scène variable, un parterre remodelé), par les courants artistiques (expressionnisme, symbolisme, nouvelle culture des corps), qui, de l'Ouest, arrivaient en Russie. C'était aussi le cas d'Anna.

Vsevolod Meyerhold, un élève de Stanislavski, aménagea en 1913 un théâtre dont la particularité tenait à l'action physique sur la scène. On accordait la même importance au mouvement et à la gestuelle qu'au texte. Son travail avec de jeunes comédiens se concentrait sur le rythme et les attitudes, sur la maîtrise du corps et sur le lien entre le langage corporel et celui du texte. Les comédiens ne devaient plus être seulement des porteurs du texte, mais ses acteurs par le biais de la gestuelle et du mouvement. L'interaction entre la représentation psychologique et le jeu physique exigeait naturellement un entraînement des comédiens dans les deux domaines. Le théâtre devint un atelier dans lequel on expérimentait de nouvelles techniques et de nouvelles possibilités de mise en scène. Les répétitions n'étaient pas un moyen en vue de la représentation, mais une fin en soi.

Le mode de travail de Meyerhold était excitant, au sens premier du terme. Anna dévora son livre *Écrits sur le théâtre*. Elle passa des nuits entières à en discuter avec ses condisciples. Elle apprit dans ses mises en scène le rôle décisif que jouait l'improvisation, non seulement pour la formation

des comédiens, mais aussi pour le profil des mises en scène proprement dites. Son style lui permit de comprendre l'importance de l'automatisation pour la langue du corps.

À l'époque, des compagnies théâtrales et des artistes d'avant-garde renommés venaient de Moscou jouer à Saint-Pétersbourg. Anna fut surtout impressionnée par le poète Vladimir Maïakovski. Il faisait partie de leur génération, il n'était pas homme à rester enfermé dans les traditions. Il excellait aussi bien dans le rôle de provocateur que dans celui de génie, portait des tenues excentriques – sa veste jaune ! – et présentait ses propres poèmes et pièces en prose. La jeunesse l'aimait, entre autres parce qu'il injurait le public quand celui-ci le sifflait.

Anna resta à Saint-Pétersbourg jusqu'à la fin du semestre d'automne. En décembre, elle revint à Riga où elle épousa, en janvier 1914, son ami Julijs Lacis. Désormais, elle s'appela Anna Ernestowna Lacis.

Puis le centre de l'avant-garde se déplaça de Petrograd (le nom que portait Saint-Pétersbourg depuis 1914) vers Moscou. Des metteurs en scène et écrivains renommés étaient attirés par cette ville turbulente dans laquelle s'épanouissait le nouveau milieu théâtral.

Anna savait qu'elle aussi voulait se rendre à Moscou pour y devenir comédienne. Dans un premier temps, son époux, Julijs, alla cependant faire un stage à Orel dans le cadre de ses études. Elle le suivit et put observer sur place comment fonctionnait le théâtre.

Lorsque la guerre eut éclaté, elle dut d'abord prendre part à l'effort de guerre pour le compte de l'Empire russe – il s'agissait en l'occurrence de coudre en compagnie d'autres femmes conscrites des sacs et des vêtements destinés au front. Mais en 1915, elle put enfin reprendre ses études d'art dramatique à Moscou. Elle s'inscrivit comme auditrice à l'Université culturelle Saniavski de Moscou et entama dans le même temps une formation de comédienne au studio-théâtre de Fiodor Kommissarchevski. C'est probablement là qu'elle prit le pseudonyme d'Asja.

Kommissarchevski poussait les comédiens à pénétrer par la pensée le texte de la pièce ou les personnes représentées. « Kommissarchevski voulait un comédien qui réfléchit », écrit Asja dans ses Mémoires. Son école de théâtre lui apporta de nouvelles connaissances sur la palette des possibilités de l'art dramatique. Elle apprit à laisser libre cours à son imagination et à concevoir l'improvisation comme une base aussi bien du jeu que de la mise en scène.

Les cours d'histoire théâtrale lui permirent de mieux comprendre les singularités des styles de théâtre européens, du mystère à la revue en passant par la *commedia dell'arte*. Après l'enseignement, les étudiants pouvaient tenir des rôles de figurants au théâtre Kommissarchevski, juste à côté.

Pour gagner de l'argent, elle donnait pendant la journée des cours aux enfants d'une école primaire pour réfugiés lettons. En 1915, les troubles provoqués par